

# LA JEUNESSE ET NOUVELLEMENT SYNDICAL



## Aux parents, aux éducateurs

par Edmond Veuchet

L'HEURE est peut-être venue pour vous de choisir la voie dans laquelle vous allez engager votre enfant. La décision que vous allez devoir prendre est importante et grave. Elle peut engager toute une vie qui vous est chère et, dans une certaine mesure, elle touche au bonheur de votre foyer. En effet, si une orientation judicieuse dans le choix du métier constitue un important facteur de réussite, de confiance en soi et d'enthousiasme fécond, par contre, la mauvaise utilisation des capacités et aptitudes de l'adolescent est une source de déconvenues cuisantes, de découragement, en même temps qu'elle est pour la société une cause de gaspillage d'énergie.

Pour résoudre ce problème avec le maximum de chances, entourez-vous de conseils désintéressés, consultez les hommes d'enseignement de votre localité; entendez le son de plusieurs cloches et arrêtez-vous à celle qui sonne le plus juste au gré de votre cœur et de votre raison, et, si possible aussi, au vœu de l'enfant dont vous avez charge d'âme.

Il est possible et souhaitable que, dans les temps à venir, des Offices d'Orientation professionnelle — problème délicat qui nous préoccupe depuis plus de vingt-cinq ans — seront généreusement répartis et vous aideront à bien choisir.

Mais, dans l'état actuel des choses et quelle que soit la détermination que vous aurez prise, dites-vous bien que le résultat final est, dans une large mesure, fonction du point de départ ainsi que de la période de préparation.

Si vous destinez votre fils aux métiers industriels, commerciaux ou d'artisanat, les institutions parmi lesquelles vous avez le choix sont les écoles professionnelles du jour et les écoles industrielles et commerciales du soir et du dimanche.

Généralement, les jeunes gens qui accèdent aux écoles de l'espèce viennent directement de l'enseignement primaire. Mais il en est d'autres, qui ont terminé l'école moyenne. Sauf de rares exceptions, ceux-ci prennent l'avance, parce qu'ils ont plus de maturité, plus de connaissances générales, parce qu'ils sont mieux entraînés à l'étude et que leur curiosité intellectuelle est plus exercée.

Ils sont cependant minorité dans nos écoles techniques. C'est que les parents estiment en général que le fait de passer à l'école professionnelle, après l'école moyenne, constitue un rebroussement, une sorte de rétrogradation de l'intellectualité vers le métier. C'est là une conception erronée que les hommes d'enseignement et les praticiens éclairés doivent rencontrer.

A notre avis et dans la situation actuelle, la meilleure formule est la suivante : formation générale à l'école moyenne, formation professionnelle à l'école du jour, formation technique concomitante à l'école industrielle du soir et du dimanche.

Je sais que l'on va crier au surmenage. Je répondrai par un fait : près de 80% des élèves d'écoles industrielles du Hainaut sont occupés pendant la journée et fréquentent librement l'école du soir et du dimanche pour augmenter

leur bagage. *De façon générale, on peut dire que le travail professionnel suscite le goût de l'étude, et que chez l'ouvrier le chômage des bras provoque le chômage de l'esprit.* Au surplus, les élèves et leurs parents sont bons juges en matière de surmenage scolaire, et ce ne sont pas les vaillants qui manquent dans notre jeunesse laborieuse.

Les éléments ainsi formés ont de grandes chances de réussir. Leur âge de fin d'études est mieux en rapport avec le titre que leur confrère leur diplôme.

Leur culture générale les rend plus aptes à se mieux comporter et évoluer dans le milieu industriel. Entraînés plus longtemps à l'étude, ils gardent le goût du travail intellectuel. Formés professionnellement, ils ont un métier qu'ils dominent. Formés techniquement, ils voient plus loin que leur métier et ils conçoivent plus aisément les liaisons entre les tâches industrielles. Connaissant leur métier et voyant clair dans les métiers connexes, ils sont rapidement aptes à se débrouiller, à concevoir et conduire le travail dans leur secteur. S'ils ont les qualités morales et le cran qui conviennent aux conducteurs, ils s'élèveront rapidement dans la hiérarchie de la production.

De tels agents constitueront l'élite ouvrière et, après un certain temps, ils entreront dans les cadres de contremaîtres, chefs d'atelier ou de chantier, chefs de service, qui, en général, se recrutent difficilement.

Dans le passé, l'école industrielle a fourni ces chefs de service, et il serait édifiant de dresser, à ce propos, le palmarès de l'enseignement industriel, qui montrerait que nombre de travailleurs — n'ayant d'autre bagage scolaire que l'école du soir et du dimanche — sont parvenus à des situations de premier plan.

Mais aujourd'hui, en raison de la difficulté et de la complexité des travaux industriels, en raison de ce que l'usine ne peut plus assurer qu'un apprentissage occasionnel, fragmentaire et non méthodique, il est hautement recommandable d'envisager un tel programme de formation technique.

Travailleurs, vous savez que, faute d'une bonne préparation, la possession d'un métier est bien souvent retardée et contrariée. Vous savez aussi que le facteur « vitesse » est d'ordre secondaire en matière de formation professionnelle et que, dans ce domaine, le temps « perdu » est souvent du temps gagné.

Parents qui nous lisez, méditez ces quelques considérations, entourez-vous de conseils compétents et désintéressés, réfléchissez à la formule : école moyenne, professionnelle, industrielle. Pensez-y en relation avec l'obligation d'études postprimaires qui vient d'être décrétée, et si le choix de cette méthode vous est possible, mettez-la en pratique.

J'ajouterai quelques considérations pour les éducateurs qui nous font l'honneur de nous lire et qui auront peut-être pour mission de préparer ces conducteurs, ces agents de cadre. En règle générale, ces artisans de l'enseignement technique s'activent plutôt à préparer les agents de production; ils tâchent d'en faire des travailleurs habiles et conscients, mais aussi de bons citoyens. A cette fin, un cours d'éducation morale et sociale ouvre à ces jeunes ouvriers certains horizons.

Mais ici, il s'agit de conducteurs et, dans une certaine mesure, de chefs. Or, entre exécuter et conduire, il y a tout un monde. J'entends conduire des hommes, bien plus difficiles à manier que des machines, et je pense que notre tâche n'est pas finie, si nous négligeons de préparer (je dis préparer et non pas former) ces modestes conducteurs de demain à exercer consciencieusement leur fonction. J'estime d'ailleurs qu'à tous les degrés, il y a danger à nantir d'un commandement quelqu'un qui n'y a pas été préparé.

Ouvrier instruit, le travailleur peut devenir conducteur d'hommes, si, de spécialiste qu'il est, il peut s'élever au stade de ce que j'appellerai l'humanisme professionnel. Entendons-nous sur ce grand mot : il ne s'agit pas ici d'un humanisme livresque, à base de philologie savante et visant à accomplir le périple des connaissances humaines.

L'humanisme de l'ouvrier évolué est autre chose. Il se limite, à mon sens, à la connaissance des contingences du milieu, dans lequel il devra plus tard, et dans une certaine limite, faire œuvre de chef.

Il ne s'agit pas non plus de mettre sous les yeux du jeune homme tous les facteurs complexes et subtils qui conditionnent les tâches ouvrières, mais ce que peut faire un maître adroit et expérimenté qui, avant tout, devrait être psychologue sensible, c'est d'alerter l'esprit du jeune homme sur les conditions morales du travail, c'est de le préparer à être attentif aux réactions de tous ceux qui collaborent avec lui à la production, c'est de lui apprendre qu'il y a au-dessus de lui, à côté de lui et en dessous de lui, des hommes qui pensent, qui ont des aspirations légitimes, qui défendent leur peau, qui sont capables d'affection ou de haine et avec lesquels il faut compter.

C'est pourquoi nous pensons que, pour ces conducteurs, notre cours d'éducation morale et sociale devrait s'élargir et s'élever en envisageant particulièrement, je le répète, les conditions morales du travail, qui évoluent intensément et qui deviennent aussi complexes et aussi importantes que les conditions techniques du travail.

Et, confiant dans l'expérience et le tact des maîtres, convaincu d'autre part (et ceci par connaissance expérimentale) de l'esprit de maturité

de nos jeunes hommes, je n'hésiterais pas un instant à les initier à des notions dont certaines semblent être l'apanage des enseignements économiques supérieurs.

Je suis certain que nos travailleurs studieux, hommes de demain, si non d'aujourd'hui, réagiraient avec succès sous la doctrine d'enseignements bien dosés, qui traiteraient, par exemple, des chapitres suivants : la production; l'évolution du machinisme et la civilisation; l'organisation du travail; l'agent de conception, de préparation, d'exécution; la rationalisation; la rémunération du travailleur; les conditions matérielles de la vie du travailleur; le travailleur en face du machinisme; le travail et l'enseignement technique; le choix du métier; le chef; la formation du chef; le chef et les sentiments de l'ouvrier; les principes du commandement, qui sont: la justice, le savoir, la volonté, l'exemple, la confiance, le cran. Belle matière s'il en fut et qui pourrait être illustrée de merveilleux exem-

« Oui, d'accord, enseignez le jeune mineur dans les choses de son métier. Je conviens avec vous que c'est le meilleur moyen de susciter son application. Mais, de grâce, ne négligez pas sa formation générale; éduquez-le par le savoir, dans le savoir. On s'accorde beaucoup mieux avec un travailleur évolué qu'avec un ouvrier, même superqualifié, cantonné dans son métier. N'oubliez jamais que le manuel est un homme. »

Ces vérités sont à retenir, à fortiori, lorsqu'il s'agit de conducteurs d'hommes, à quelque mesure que ce soit.

Si j'essaie d'accrocher la clairvoyante vigilance des éducateurs par des thèses de ce genre, c'est parce que je les sais soucieux de la noblesse et de l'ampleur de leur mission, c'est parce que leur occupation fondamentale est de préparer, le mieux possible, les hommes de demain et particulièrement les agents de cadre, qui s'activeront dans un avenir difficile.

J'ai pour les éducateurs qui exercent leur

On peut dire que le travail professionnel excite le goût de l'étude, et que chez l'ouvrier le chômage des bras provoque le chômage de l'esprit.

ples. Je sais que certaines personnalités de l'enseignement technique marquent un assez haut scepticisme à l'endroit de pareilles tentatives. C'est que, pour en sentir toute l'opportunité, il faut avoir vécu tout près de l'ouvrier, il faut avoir œuvré longtemps dans l'industrie.

Non pas dans la grande industrie, où les hommes sont compartimentés, et où les réactions sont collectives, massives et dirigées, mais dans la moyenne et petite industrie, où, pratiquement, les barrières entre travailleurs n'existent guère et où il est plus facile de connaître et de sentir la pensée de chacun.

La formation professionnelle est une chose. Mais si elle est pratiquée par des éducateurs trop spécialisés, en quelque sorte polarisés par leurs tâches, cette formation peut devenir du dressage, que l'on peut tenir presque toujours pour fâcheux.

La formation technique est une autre chose. Elle vise à étendre les connaissances du jeune travailleur dans des domaines autres que son métier et à alerter, dans des sens divers, sa curiosité scientifique.

Et, enfin, il y a la formation générale, que tous les éducateurs conscients voudraient voir accroître sans cesse.

Dernièrement, je m'entretenais avec une haute personnalité de l'industrie et de l'enseignement, du caractère professionnel à donner à l'enseignement de l'exploitation des mines.

Et cet homme éminent de me répondre :

tâche dans un esprit d'apostolat, une affection profonde et une sincère admiration.

Je sais qu'ils ont parfois des heures de déception et de découragement. Qu'ils songent, à ces heures-là, à la beauté de leur sacerdoce; qu'ils se disent qu'ils exercent le plus beau métier du monde, celui d'éveiller les intelligences, de former les jeunes cerveaux des humbles travailleurs studieux.

Ils ont en main la plus belle matière qui soit : l'intellect de la jeunesse laborieuse; une matière éminemment plastique, infiniment perfectible, qu'ils peuvent ennoblir sans limite et dont il est sorti maint chef-d'œuvre; une matière plus riche qu'aucune autre, parce qu'elle est vivante et qu'elle peut devenir génératrice d'autres heures fécondes.

Le métier de professeur — surtout de nos professeurs — est un métier de méditation autant que d'action, un métier qui exige qu'on le domine complètement, qu'on en recherche la philosophie profonde, qu'on s'élève pour savoir descendre.

Il faut connaître cent pour enseigner un, et l'enseignement des plus modestes notions peut mettre en œuvre, chez les éducateurs expérimentés et sensibles, tout un monde d'idées, d'observation, de psychologie. C'est sous le signe de considérations de l'espèce, c'est parce que je sais les éducateurs pénétrés de leurs devoirs, que je suis certain de rencontrer leur pensée au service de notre commune mission.

# Quand ?

par V. Thijs

**N**OUS l'avons déjà dit précédemment : la jeunesse doit être organisée par les syndicats. L'exemple d'Anvers doit être, pour l'ensemble du pays, suffisamment intéressant pour être suivi, pour être *imité*. Les objections — probantes ou présumées — opposées à l'idée de l'organisation syndicale de la jeunesse paraissent ne pas pouvoir résister à la force persuasive des faits.

Lorsque, en septembre 1932, le problème de l'organisation de la jeunesse se trouva à l'ordre du jour du congrès de la Commission Syndicale, il apparut que l'enthousiasme pour étudier la question — pourtant vitale pour le mouvement ouvrier — n'était pas grand. Le rapporteur, le camarade Bondas, aboutit même à la conclusion qu'il y avait déjà suffisamment de formes d'organisations de jeunesses et qu'il suffisait de coordonner les forces éparses, d'inciter la jeunesse syndicale à adhérer aux associations créées à son intention, et posa même en exemple le système liégeois : coopération entre les syndicats et les cercles sportifs ouvriers. Le camarade Laroche, qui défendit le système anversoïis, ne parvint pas à convaincre le Congrès, qui, comme unique résultat des discussions, décida de constituer une commission qui « étudierait » le problème. Après quelques réunions, cette commission se dispersa, et ainsi la question fut enterrée.

Et à présent ? Il y a quelque chose de changé. En avril dernier, le camarade Bondas assista au quatrième congrès annuel de l'Organisation syndicale de la Jeunesse. De retour à Liège, il écrivit un article enthousiaste dans le *Prolétaire*, où il dit qu'il avait révisé ses anciennes idées que pourtant le Congrès avait approuvées. Il conclut en posant la question, s'il n'était pas temps d'imiter l'exemple anversoïis.

Nous disons : Oui ! Il est temps, il est grand temps ! Et pour les militants syndicaux, cela ne doit pas être difficile de se laisser convaincre. Voici pourquoi : Lorsque, au congrès de 1932, la Jeunesse syndicale ne vit d'autre issue aux délibérations que la constitution d'une commission, elle sut très bien ce que cela signifiait. Au même moment, on s'arrêta à la conclusion que le mouvement syndical belge dut être convaincu par un *exemple*. Anvers poursuivrait son œuvre, construirait une organisation-type de la jeunesse, afin de prouver aux dirigeants syndicaux que l'exemple méritait d'être suivi.

*Voilà où nous en sommes aujourd'hui.* Notre organisation de la Jeunesse syndicale se porte bien. Veut-on quelques chiffres ? Quarante sections dans l'arrondissement ; 3,000 membres, dont 1,500 fournissent un travail intensif. Quels sont les résultats ? Il existe une caisse de chômage pour la jeunesse ; on prépare des éléments capables pour suivre les cours de l'Ecole ouvrière supérieure ; on forme un noyau de jeunes syndiqués conscients, qui ont compris la profonde signification du mouvement syndical et garantissent pour l'avenir un cadre important. Est-ce que ce dernier résultat à lui seul ne constitue pas un motif suffisant ?

Sans oser dire que dans l'organisation syndicale de la jeunesse tout est parfait, nous pouvons tout de même affirmer que notre organisation vit, qu'elle s'améliore, qu'elle tend aux meilleures formes. Les dirigeants syndicaux qui l'étudient de près — et de jour en jour ils deviennent de plus en plus nombreux — nous félicitent de l'œuvre accomplie.

*Mais... pour nous, l'œuvre avance trop lentement !* Nous attendons avec impatience le moment où de grandes centrales se poseront en champions de l'organisation syndicale de la jeunesse. Nous attendons avec grande impatience le moment où l'ensemble du mouvement syndical fera ce qu'a fait la Fédération anversoïise : *entreprendre systématiquement la formation de militants.*

Ce qui est aujourd'hui encore spécifiquement anversoïis, doit être national demain ! Cela peut être et cela sera si les militants syndicaux qui ont en mains les leviers de commande veulent s'intéresser au problème de la jeunesse et venir à Anvers, non pas pour y entendre une conférence sur l'organisation syndicale de la jeunesse, mais *pour y voir, entendre, sentir* ce que peut signifier l'œuvre de la jeunesse syndicale.

Aujourd'hui, nous pouvons compter sur l'appui de quelques-uns. Mais cela ne suffit pas. Il nous faut la communauté de volonté avec toutes les instances dirigeantes du mouvement syndical.

Le problème de la jeunesse syndicale réclame d'urgence une solution. Le mouvement syndical moderne belge ne peut plus longtemps l'ajourner. C'est une question vitale. Que ceux qui en doutent encore, aillent à Bruxelles le 25 août prochain, lorsque des dizaines de milliers de jocistes inonderont la capitale.